

Libération

Pour la cause, un recadrage efficace.

« Indigènes » dénonce la condition des soldats venus des colonies combattre pour la libération de la France



Dès après 1945, le cinéma a puisé dans l'histoire de la France de la Seconde Guerre mondiale encore fumante la matière d'un nombre incalculable de fictions qui déclinèrent quelques grands thèmes- honte de la collaboration, héroïsme de la Résistance, heures épiques de la Libération...- propres à cimenter l'identité nationale. Parfois au prix du mensonge cocardier, ou au moins d'approximations, et souvent en instaurant un rapport tendu entre réalité

factuelle et instruments de la fiction, comme l'ont encore montré les polémiques suscitées à leur sortie par *Lucie Aubrac* (1997) de Claude Berri ou *Laissez-passer* (2002) de Bertrand Tavernier.

Vision « blanchie ». Avec *Indigènes*, Rachid Bouchareb opère un recadrage brutal de la vision que le cinéma nous donne de cette époque en exhibant une pièce du dossier jusqu'ici maintenue

hors champ : la place des soldats des colonies (Afrique du Nord et Afrique subsaharienne) dans la marche victorieuse des troupes de la libération contre l'occupation nazie. Pour la première fois, un film agglomère les moyens de la reconstitution historique à grand spectacle et un casting d'acteurs de premier plan (dont une star de la carrure de Jamel Debbouze, par ailleurs coproducteur) pour corriger la vision mutilée que le grand public continue d'avoir de cette période, vision systématiquement « blanchie » au détriment des goums et spahis maghrébins et autres tirailleurs sénégalais.

Indigènes commence donc en 1943 en Afrique du Nord. Un recruteur arpente les ruelles des bleds pour inciter les hommes à rejoindre l'armée afin de libérer la « mère patrie » de l'envahisseur nazi. Les candidats se bousculent et le récit nous permet de suivre le parcours de quatre d'entre eux, depuis les premiers combats sur les contreforts brûlants de la Sicile jusqu'aux coups de feu avec l'ennemi en déroute dans un village alsacien. Saïd (Jamel Debbouze), Yassir (Samy Naceri), Messaoud (Roschdy Zem) et Abdelkader (Sami Bouajila) n'ont jamais foulé le sol français, auquel ils se sentent néanmoins intimement liés. Tous les quatre servent sous les ordres d'un sergent pied-noir, Martinez (Bernard Blancan), figure ambivalente, ris entre le désir de protéger ses hommes (une majorité de ruraux illettrés) et la peur d'être confondu avec eux. Car ces soldats « musulmans », « autochtones », « indigènes », découvrent peu à peu que, bien que se battant pour une juste cause, ils n'en tireront aucune réciprocité en leur faveur. L'inégalité règne partout : les

rations alimentaire, la solde, le barda, les permissions (ils n'en ont pas !), la vitesse de promotion dans la hiérarchie militaire... Ainsi, Abdelkader, le plus instruit des quatre, se forge une conscience révoltée au fil des vexations qui lui infligent des supérieurs désinvoltes. Il reste cependant fidèle à son désir premier, celui d'une reconnaissance fondée sur les actes accomplis et non les fausses dissymétries de l'appartenance ethnique.

La charge émotionnelle du film tient à l'évidente iniquité du sort réservé à ces soldats régulièrement traités de « *bougnoules* » entre deux raids épouvantables, mais aussi à la duperie dont ils sont les jouets. Leur sang n'achète que la liberté reconquise de leurs maîtres.

Bons sentiments. Le film n'est pas seulement une entreprise de réhabilitation, il entend inscrire dans le patrimoine national des images inédites, ou abolies : villageois provençaux accueillant dans la liesse les soldats arabes et noirs, face à face dans le paysage d'un bourg de l'Est entre soldats nord-africains et des escouades allemandes, etc. Pour séduire et convaincre, Bouchareb ne lésine pas sur les bons sentiments, et les soldats des colonies sont ici, sans exception, des braves gars incapables de la moindre faute ou indignité. Car c'est bien le sujet (ou l'intention positivante si l'on veut) qui dicte l'action et programme intégralement la conduite de personnages qui ne sauraient porter préjudice à la cause plaidée. En ce sens, *Indigènes* apparaît aussi comme un film militant d'une grande efficacité.

Didier Péron